

« Mexikoring » BUCHHOLZ_Layre

Roman policier

Pour Carrie Fisher

Toutes les nuits on se retrouvait le long du grillage.
On s'endormait
En se tenant par la main
Au matin j'avais une
profonde marque au poignet.
Mais ils ont arraché le grillage
Et ils ont construit un mur
Et je passe toutes les nuits le long du mur
À me frapper la tête
Contre les pierres.

*Franz Dobler, Jesse James und
andere Westerngedichte¹*

¹ Jesse James und andere Westerngedichte, littéralement „Jesse James et autres poèmes de western“, Franz Dobler, 1995. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

SEULEMENT UN PARKING

Tu te souviens du tunnel ? Ce trou hyper-long en pierre ?

Bien sûr que je m'en souviens. Nous l'avons traversé tellement souvent.

Si quelqu'un nous avait surpris, aïe. J'avais toujours peur qu'une voiture s'arrête, qu'on nous voie, un de tes frères, qu'on ait des méga problèmes.

Pff. Bullshit². J'étais invisible.

Pourtant tu valais un paquet de fric. Cinquante mille minimum.

Pour une fille comme moi on ne leur aurait même pas filé trente mille.

N'empêche. Moi je n'étais qu'un investissement, enfin, rétrospectivement.

En tout cas, toi au moins ils te voyaient.

Sauf qu'ils ne savaient pas du tout qui j'étais. Et maintenant je suis celui qui n'existe plus.

Et alors ? Moi ils me tueront s'ils me trouvent.

Excuse-moi. Parfois je suis un salaud.

Mais non, t'en es pas un.

Je peux te prendre dans mes bras ?

Y a trop de lumière ici.

En tout cas, le tunnel.

Quoi le tunnel ?

J'y pense souvent.

Pourquoi ?

Parce que j'étais sûr qu'un jour je ficherais le camp. J'irais de l'école à ma séance de sport de combat et après je ne rentrerais pas à la maison. J'irais directement à la gare. Hop, je me serais barré.

C'est ce que tu as fait.

Je suis peut-être monté dans un train à la gare, mais je ne suis jamais vraiment arrivé nulle part. Je suis toujours dans l'entre-deux, toujours dans ce tunnel, et tout est sombre.

Tombe pas dans le pathos. On finit par en sortir du tunnel, un jour ou l'autre on sort de n'importe quel tunnel, et tout s'éclaire.

² En anglais dans le texte.

Comme si tu étais quelque part. Tu sais pourtant mieux que moi que ça ne marche pas ainsi. Putain, entre-temps, la lumière, elle bâille en me voyant. Elle sait très bien que tout est fichu pour moi : il s'en sortira jamais, celui-là. Je te jure, elle se moque même de moi. Pareil que le peu de lumière au bout du tunnel là-bas, je l'entends rire jusqu'ici.

Ce n'est pas un tunnel. C'est juste le passage sous le parking.

Whatever³.

Faut que je m'en aille.

On se voit ce soir sur le port ?

Je sais pas.

Ok. Moi j'y serai.

Ok.

Sinon demain matin ici.

Sinon demain matin ici.

Promis ?

Promis.

³ Whatever : en anglais dans le texte.

PEUT-ÊTRE QUE LES SACS EN PLASTIQUE
SERONT UN JOUR LES MEILLEURES
MOUETTES

C'est comme si les bâtiments s'écroulaient sur les gens. Un, deux, cubes colossaux, carrés gigantesques, tous morts. Des architectes sous speed ont voulu jouer à Tetris mais ont perdu le contrôle. Ici et là, monstrueux, des blocs de béton lavé et d'acier, dans les années soixante et soixante-dix du siècle dernier ils étaient blancs et brillants, depuis la lumière s'écaille par grosses plaques.

Partout des fissures.

Entre, du verre réfléchissant, sans pitié. Les rares fenêtres ouvertes ont peut-être été défoncées ou brisées, elles ont disparu d'une façon ou d'une autre, on ne sait comment se sont formés ces trous noirs dans les façades. Les rues sont des abîmes, et bien qu'on ait planté ici ou là un arbre solitaire ou créé un espace vert résistant, c'est un lieu qui ne convient à aucun être vivant, quel qu'il soit.

À mes pieds, au milieu d'un amas de crépi tombé des murs, j'aperçois un briquet bleu ciel, cela me paraît mi-triste mi-réconfortant, je le ramasse. Le vent chaud fait tourbillonner un sac en plastique dans les airs, suivi par un deuxième. Peut-être que les sacs en plastique seront un jour les meilleures mouettes.

Je m'arrête parfois sur des objets éphémères, cela retarde un peu l'essentiel mais ne me protège pas, je dois me consacrer à l'affaire qui m'amène ici, je mets le briquet dans ma poche de pantalon, chasse de mes pensées les sacs en plastique virevoltants et m'approche de l'homme presque mort dans la voiture à demi-calcinée.

J'ai reçu ce genre d'appels matinaux qui vous mettent en piste sans tarder. Est-ce que je pourrais me rendre sur les lieux. Une voiture en flammes. Encore une. On m'a dit, il serait temps de résoudre ce problème de véhicules incendiés.

Les bagnoles en feu ne m'intéressent pas plus que cela. Tu sais très bien pourquoi tes voitures brûlent, Hambourg.

Sauf que cette fois on n'a pas seulement fait cramer un véhicule mais aussi un être humain. Faire brûler des gens dans des voitures, ça c'est pas possible, putain.

J'avais renoncé à mon café, vite enfilé mes bottines et pris un taxi. Quand je suis arrivée au nord de la ville, un pompier balisait le lieu de l'incendie sur un large périmètre. Il m'a dit que la Fiat noire n'avait pas brûlé longtemps, qu'ils étaient rapidement arrivés sur les lieux. Ils étaient déjà en intervention dans le coin parce que depuis l'été dernier, y avait partout des voitures qui brûlaient dès le matin, ils manquaient pas d'air, non mais, nos belles bagnoles.

« Oui, oui », ai-je répondu, parler voitures me tape sur les nerfs.

« ... Et aujourd'hui, a-t-il poursuivi, elles ont cramé ici, à City-Nord. »

De toute façon, ça brûle dans tous les coins, ai-je pensé, toujours un peu en vrac en raison de ma fatigue. Tout le monde râle à cause des feux et du bruit des hélicoptères qui cherchent les foyers d'incendie dès le crépuscule. Mais pourquoi s'exciter à ce sujet. Ils devraient plutôt se prendre la tête sur ce qui amène les gens à mettre le feu à des trucs. La fureur, la colère, la bêtise. On se bouche les oreilles comme si on pouvait du même coup empêcher notre cerveau de fonctionner.

Le feu n'a abîmé que l'avant de la Fiat, vue de derrière elle a l'air presque neuve. Mais il y a encore de la fumée dans l'habitacle, les gaz toxiques se sont répandus à travers tous les interstices.

La portière conducteur a été découpée.

« La voiture était fermée à clef ? », demandé-je à l'urgentiste agenouillé sur le bitume qui pose une perfusion à l'homme inconscient. Son collègue lui insuffle de l'oxygène dans les poumons.

« Toutes les portes étaient verrouillées », dit l'urgentiste. « Ça m'a un peu étonné qu'il n'ait pas appelé à l'aide, tout le monde a un portable de nos jours. Ou qu'il n'ait pas ouvert la portière, c'est toujours possible normalement. »

« Peut-être qu'il dormait », dis-je.

« Peut-être qu'il était bourré », réplique le médecin, on dirait un reproche.

« Mais il va s'en sortir, non ? »

Haussement d'épaules.

« J'en sais rien. Tout dépend combien de temps il est resté là-dedans. Et quel mélange il a respiré. Les pompiers disent qu'ils sont arrivés dix minutes après l'alerte, mais le véhicule brûlait forcément déjà depuis quelques minutes, comment le savoir avec exactitude. »

« Quelles sont ses chances de survie ? »

« Pas terribles au bout de douze minutes dans la fumée. »

L'homme allongé sur la civière fait plus vieux que son âge. Des traits élégants, une barbe de trois jours mais sa peau a l'air douce et lisse, ses cils et ses sourcils sont châains et fournis. Il n'a même pas trente ans. Ses boucles brunes lui arrivent presque jusqu'au menton.

Il porte un costume sombre, pas spécialement coûteux à première vue, ils ont déchiré sa chemise aux tons clairs pour pouvoir le réanimer rapidement. Jusqu'ici cela n'a pas été nécessaire, son cœur bat encore.

Tout autour, partout, l'aube.

« Il est solide, le type », dit l'urgentiste en se relevant. « Plutôt costaud. »

Je le trouve surtout gracile mais je ne le dis pas, j'ose à peine le penser, de crainte que même cela ne l'affaiblisse.

Le voilà manifestement bien pris en charge, la perfusion et le masque à oxygène sont en place. Deux infirmiers soulèvent la civière avec précaution et la glissent dans l'ambulance.

« Vous l'emmenez où ? », demandé-je.

« À l'hôpital de Barmbek. »

« Merci. »

Il me regarde un peu perplexe-: « De rien. »

Ils démarrent.

IL NE FAIT PAS ENCORE
VRAIMENT JOUR

La Kripo⁴ est arrivée et examine la voiture.

« Sans doute le coup classique », dit un jeune collègue en chemise noire et blouson d'aviateur gris. « Un allume-feu pour barbecue sur la roue avant et c'est parti. »

Ses cheveux jaune filasse sont hirsutes comme les poils d'un chien errant, certains plus que d'autres.

Il a l'air au moins aussi fatigué que moi, soit il appartient à l'équipe de nuit soit il sort de son lit.

Viens, on se recouche, pensé-je.

Là, par terre.

On ferme les yeux et on oublie tout.

Il reste courageusement debout.

Il me tend une petite pochette.

« Les papiers de la voiture étaient dans le coffre à gants. Vous devriez les examiner. »

« Qu'est-ce qu'ils ont de spécial ? »

Je les prends.

Le policier aviateur tente de me cerner. Il n'y parviendra pas. À cette heure-là, je suis fondamentalement insaisissable.

« Le nom », dit-il sans cesser de me scruter d'un air très concentré.

Désolée de ne pas pouvoir l'aider, je feuillette les papiers. La carte grise de la Fiat Punto a été établie en 2014 au nom de Nouri Saroukhan.

« Oh oh, Saroukhan. »

« Hmm », fait le policier.

Je regarde la pochette, le collègue me dévisage encore quelques secondes, je reste insaisissable, merde, finalement il laisse tomber. Il est légèrement contrarié, sa mâchoire se tend vers le bas et ses sourcils vers le haut comme s'il m'avait posé une question très importante sans obtenir de réponse.

⁴ Kripo : Kriminalpolizei, police judiciaire allemande.

« Et sinon vous avez trouvé d'autres documents ? ».

« Nous ne l'avons pas fouillé, l'urgentiste nous a demandé de le laisser stabiliser son état. Ses papiers ne vont pas s'envoler. »

J'acquiesce, je n'arrive pas à détacher mes yeux du nom *Saroukhan*, je dis : « Appelez tout de suite l'hôpital de Barmbek s'il vous plaît. Au cas où l'homme a des papiers sur lui, qu'ils nous les mettent de côté. S'il s'agit vraiment de Nouri Saroukhan, l'affaire est peut-être plus importante qu'elle n'en a l'air. »

Je lui rends la pochette avec les papiers du véhicule. Puis je sors mon téléphone et j'appelle Stepanovic, je crois que tout ceci va l'intéresser. J'aurais pu contacter la brigade antigang mais Stepanovic, c'est un peu la même chose, et cela fait plusieurs jours que nous ne nous sommes pas parlé.

Il décroche rapidement, au bout de la deuxième sonnerie je crois mais tousse en en faisant des tonnes. Il affirme être chez lui et vouloir se mettre en route aussi vite que possible. Quand il arrête de tousser quelques secondes, j'entends de la musique ancienne et la voix d'une jeune femme.

Je lui explique de quoi il s'agit et où il doit se rendre, je raccroche sans lui dire au revoir.

À la maison, tu parles. Espèce d'imbécile. Cela ne me dérange pas qu'il formate son cœur avec telle ou telle femme, il peut s'éclater avec qui il veut et où il veut, cela m'est égal. Ce qui m'énerve, c'est qu'il affirme être chez lui, alors que je sais qu'il n'y est jamais la nuit. Il ne rentre à son appart que dans la journée. Et là, il ne fait pas encore vraiment jour, la lumière émerge avec peine à l'horizon. Que Stepanovic ne s'avise surtout pas de me prendre pour une conne, maintenant que nous formons un couple ou quelque chose du genre.

Le collègue de la Kripo a raccroché lui aussi et me scrute de nouveau d'un air agacé.

Je sais, il est beaucoup trop tôt, il est très tôt, mais putain, c'est comme ça jeune homme quand vous croisez à des heures indues des femmes âgées qui n'arrivent plus à dormir et sont toujours, toujours crevées. Vous n'arrivez pas à les cerner, et si ça se trouve, elles n'ont même pas bu de café, elles sont vite contrariées.

Mais il n'y peut rien bien sûr.

Je déplie mon front, dégèle mon regard et me tourne vers lui. Ce petit jeunot est bel et bien perturbé. Quelque chose l'a bouleversé, c'est peut-être seulement la nuit écoulée. Il détourne les yeux et fixe son portable.

« Ils ont trouvé ses papiers à l'hôpital, dit-il, Nouri Saroukhan, nationalité allemande, vingt-huit ans, né à Brême, habite à Eimsbüttel, dans les immeubles du Grindel. »

« Ok, merci », je tente de sourire mais j'ai sans doute l'air d'avoir la bouche pleine de clous.

« Ils ont trouvé un téléphone ? »

Il secoue la tête.

« La docteure m'a dit qu'il n'en avait pas. »

Pas de téléphone.

Des portières verrouillées.

Tout cela n'est sûrement pas un hasard.

« Bon, dis-je, ne laissez personne vous tirer les vers du nez pendant les dix prochaines minutes et veillez au grain jusqu'à ce que Stepanovic arrive, d'accord ? C'est le collègue du LKA 44⁵. Je vais chercher du café. »

Acquiescement, léger tremblement des coins de la bouche.

Il me lance que ce serait super si je pouvais aussi ramener des cigarettes. Je lui fais un salut corné du poing gauche.

Ce débutant n'a manifestement toujours pas capté avec qui il travaille depuis ce matin.

⁵ LKA 44 : Landeskriminalamt, police judiciaire régionale (équivalent de la DRPJ). Le LKA 44 de Hambourg est spécialement chargé des meurtres.

MOURIR À HAMBOURG

À cette heure-là impossible de trouver un café opérationnel dans ce désert d'immeubles de bureaux mais je dénicher une épicerie ouverte 24 h sur 24. Il y a deux journaux à sensation empilés devant la caisse et également l'édition alibi d'un journal pour adultes on ne peut plus sérieux. Il y a un rayon sucreries, un rayon chips, une armoire réfrigérée avec de la bière et des tas de sodas, des cigarettes en veux-tu en voilà et derrière le comptoir une machine à café automatique avec plein de boutons. Mais personne pour me vendre un des trucs en rayon ou me servir.

« Y a quelqu'un ? »

Encore une fois : « Y a quelqu'un ? »

Pas un chat.

Je sors m'allumer une cigarette. Tout autour de moi des géants de l'assurance, je ne me sens pas plus rassurée pour autant.

Je me sens soudain un peu nauséuse. Une fois de plus je me dis qu'à l'avenir, je devrais cloper uniquement après la tombée de la nuit, trois secondes plus tard je rejette cette idée, fume la cigarette jusqu'à la moitié et rentre.

« Y a quelqu'un ? »

Toujours pas de réponse.

Bon. Madame la Procureure va soutirer cela elle-même. Si j'ai bien fait attention au cours des vingt dernières années, il suffit d'appuyer sur quelques boutons. Je fais le plein de quatre gobelets avec de la lavasse brune, sans problème. Si tout se laissait remplir aussi facilement dans la vie.

Je pose 25 euros sur le comptoir, quitte le magasin avec deux cartouches de cigarettes, un briquet, les gobelets posés sur un plateau en carton, et je retourne au véhicule incendié. En passant à côté d'un cerisier, je le vois perdre ses derniers pétales. Même le décor ne tient pas le coup ici. Du coin de l'œil, j'aperçois à droite et à gauche des prisons à salariés.

Le parking derrière lequel se trouve la Fiat, plantée au centre d'une clairière coulée dans le béton, possède un sous-sol qui est plutôt un passage souterrain, au bout de ce demi-tunnel est garée la Mercedes marron d'Ivo Stepanovic. Le commissaire et sa voiture ont tous les deux connu des temps meilleurs. Chez l'un ce sont les paupières qui tombent, chez l'autre les phares. N'empêche qu'au moment décisif, tout fonctionne encore.

Stepanovic et le jeune policier ont une cigarette à la bouche et les mains dans les poches de pantalon. Le bleu n'a donc pas eu peur de taper le vieux fissa. Stepanovic scanne la scène de crime, le collègue fatigué s'entretient avec un autre flic que je n'avais même pas remarqué, je devais être encore trop crevée. Il tient les papiers du véhicule appartenant à Nouri Saroukhan dans la main gauche. En me voyant arriver avec le café, il me tend l'autre mais juste pour prendre le plateau.

« C'est super que vous soyez allée chercher du café pour tout le monde. »

Oh là là, il me fatigue déjà, lui.

Et non, je n'ai pas pris du café pour tout le monde car entre-temps sont arrivés deux collègues en uniforme qui balisent encore une fois ce que les pompiers avaient déjà délimité et qui prennent un paquet de photos. Je n'arrive pas à me décider, dois-je m'excuser pour le café manquant ou faire semblant de rien. Stepanovic s'en charge pour moi.

« Je connais l'équipe. » Il s'est rapproché et me parle à voix basse. « Lui, il ne boit que du thé. Je vais donner mon café à l'autre. »

« Merci », dis-je en oubliant illico le cinéma qu'il m'a fait au téléphone tout à l'heure. Au cours des six derniers mois, Stepanovic est devenu un solutionneur de problèmes fiable, des grands comme des petits, je lui pardonne donc bien des choses. Je me dirige avec les deux gobelets restants vers les policiers en uniforme.

« Du café industriel ? »

« Merci, c'est gentil, dit l'un, mais j'en ai bu des litres au commissariat cette nuit, encore un et je m'effondre. »

L'autre : « Je ne bois que du thé. »

En clignant des yeux comme si on était sur Télé-Matin.

« Ok, non, dis-je, ah bon, heu... d'accord. »

Ils continuent à effectuer leurs tâches, extrêmement motivés. Je retourne vers les collègues en civil et tend un café à Stepanovic, qu'il accepte finalement volontiers. Les profondes rides de son visage s'adoucissent soudain.

« Quelqu'un veut du sucre ? » demandé-je en fouillant dans les poches de mon manteau. « Il n'y avait pas de lait. »

D'un air légèrement écœuré, les jeunes collègues nous regardent Stepanovic et moi mettre beaucoup trop de sucre dans notre café. Ils avalent rapidement une gorgée et se lèchent les lèvres comme si ce jus de chaussettes avait goût d'autre chose que de métal et de carton.

On s'en souvient : machine à café automatique. Boutons manipulés par moi-même.

« Saroukhan alors », dit Stepanovic.

« Tout à fait. Saroukhan. Ça a frappé notre collègue, là. »

« Très bien, Rocktäschel », dit Stepanovic en donnant une tape un peu trop vigoureuse sur les menues épaules de celui dont c'est manifestement le nom et à qui j'avais oublié de le demander. Son café déborde. « Une famille intéressante. »

« Une famille intéressante et brêmoise », dis-je.

« Exactement », ajoute celui que je trouve si ennuyeux, « putain, pourquoi ils viennent mourir chez nous à Hambourg tout d'un coup ? »

« Hé dis-je, pour l'instant personne n'est mort. »

« Pas si vite, Lindner », intervient Rocktäschel en s'envoyant de la fumée dans l'œil.

Je le regarde, m'imagine écarter la fumée et lui lance : « Vous avez immédiatement réagi à ce nom – pourtant le clan Saroukhan ne vit pas tout près de Hambourg. »

« J'ai grandi à Brême », répond-il en oscillant d'un pied sur l'autre et en frissonnant un peu.

« Werder⁶ hein ? », demande Stepanovic.

Rocktäschel le regarde, les muscles de sa nuque se raidissent sous son blouson d'aviateur. Il jette sa cigarette.

« Ça vous pose un problème ? »

Tout Hambourg soutient le HSV⁷ et on se demande vraiment pourquoi cela fait aussi longtemps que ça dure.

Stepanovic lève les mains et incline la tête sur le côté.

« Je suis de Francfort, aucun souci. »

« Ce n'est guère mieux, beurk... », ajoute Lindner qui veut mettre son grain de sel. Je lui balance un regard, genre direct du droit au menton.

« Attention », dit Stepanovic à voix basse.

On pense tous qu'il est encore question de football, puis on comprend qu'il s'agit d'autre chose. « Ne regardez pas vers le haut s'il vous plaît, continuez à faire comme si de rien n'était. »

« Y a quoi là-haut ? », demandé-je à voix basse.

« Quelqu'un qui nous observe sur le toit du parking. Une femme, jeune. Cheveux bouclés, roux flamboyant. Continuons à parler, je ne la perds pas des yeux. À mon signal, regardez vous-mêmes. »

⁶ Werder : SV Werder Bremen, club de sport et de football de Brême.

⁷ HSV : Hamburger Sport-Verein, club de sport et de football de Hambourg.

Stepanovic est capable de repérer du coin de l'œil des détails que les autres ne verraient pas même s'ils leur sautaient à la figure. C'est l'une des compétences qui expliquent son arrivée au LKA 44. En plus d'une carrière impeccable au sein de la Kripo, tous ses collègues dans cette brigade ont un talent bien à eux. Ce sont des spécialistes de l'interrogatoire, des fans de technique, des extrémistes de la perception. Stepanovic sait observer comme pas un et classer immédiatement ce qu'il voit.

Nous parlons à tort et à travers, je tripote un des paquets de cigarettes neufs. C'est toujours très difficile de ne pas regarder quand on vous a prié de ne pas le faire.

« Maintenant », fait Stepanovic.

Nous tournons la tête vers le toit du parking.

J'aperçois une crinière d'un roux flamboyant avant qu'elle ne disparaisse derrière le garde-corps.

« On y va », dis-je à Rocktäschel, selon moi le plus sportif des trois, en flanquant mon café dans la main de Lindner. Rocktäschel retrouve ses esprits pour la première fois ce matin mais c'est le bon moment. Il laisse tomber son gobelet et nous courons vers l'entrée du parking.

« Vous l'ascenseur, moi les escaliers », siffle-t-il entre ses dents, c'est ce que nous faisons mais quand nous arrivons sur le toit, il n'y a plus aucune chevelure rousse en vue.

« Merde », dit-il en haletant, les mains sur les cuisses.

« Trop de possibilités », dis-je en regardant autour de moi. Il est facile d'enjamber les murets de béton pour rejoindre les bâtiments voisins, elle a pu disparaître n'importe où. Nous courons encore de tous les côtés pour examiner les issues possibles - rien.

Elle nous a échappé.

Je reste un moment au bord du toit, à mes pieds j'aperçois l'intersection entre le Mexikoring et le Überseering⁸, je contemple la City-Nord. C'est criminel d'installer des gens ici, me dis-je, comment ont-ils osé, mon portable sonne. Stepanovic.

« C'est une femme qui sait comment disparaître », dis-je et Stepanovic annonce : « Nouri Saroukhan est mort. L'hôpital vient d'appeler le commissariat du quartier. »

⁸ Mexikoring et Überseering sont deux rues plus ou moins en forme d'anneau. Leurs noms évoquent l'étranger (Mexiko, outremer), comme d'autres rues du quartier : New-York-Ring, Sidneystasse... Le Mexique est par ailleurs le pays où Nouri rêve de partir avec son amie. Un « Ring » peut aussi désigner une bande de gangsters.

RETENEZ BIEN ÇA, LINDNER

Stepanovic nous a trouvé un grand bureau lumineux dans l'un des derniers étages, exactement entre ses collègues du LKA et la brigade antigang. La lumière extérieure est presque aveuglante, en Allemagne du nord, un matin de tout début d'été peut avoir l'air scandinave. Nous sommes quatre assis à une grande table, Rocktäschel, Lindner, Stepanovic et moi.

« Vous étiez les premiers sur la scène de crime », dit-il aux jeunes collègues, « je vous veux avec moi dans la commission d'enquête. En plus », ajoute-t-il en regardant Rocktäschel, « j'ai besoin de vous à cause de Brême, vous connaissez bien la ville, non ? »

Rocktäschel hoche la tête avec circonspection, cette affaire semble le mettre mal à l'aise.

Stepanovic note nos noms sur une feuille et pose quelques secondes sa main droite sur mon avant-bras.

« Tu as appelé le procureur général pour voir si tu étais toujours responsable du dossier ? »

« J'ai », dis-je. « Je le suis. »

Il opine du chef, se cale dans sa chaise et me regarde.

« On prend qui à la Kripo ? »

« On est sûr que c'était un homicide ? », demande Lindner qui mâchouille un crayon, l'air super futé. Quelqu'un lui a-t-il déjà expliqué que mâchouiller un crayon est essentiel s'il veut être écouté ?

« Hein ? », dit Rocktäschel en regardant son collègue, comme si la plaisanterie était terminée. « La voiture a manifestement été fermée par quelqu'un, la clé a disparu, Saroukhan n'avait pas de téléphone sur lui – quel que soit l'incendiaire, il était prêt à accepter que le mec assis à l'intérieur meure. C'est au minimum un homicide et sans doute en plus un homicide volontaire. J'ai rappelé l'hôpital il y a quelques instants, résumons ce qu'il faut retenir selon moi : Nouri Saroukhan était quelqu'un de solide, son état avait été si bien stabilisé qu'il aurait dû survivre aux gaz toxiques. Quelque chose a donc probablement affaibli son organisme avant. S'il avait été conscient quand la voiture a commencé à brûler, il en serait descendu. S'il était bourré et qu'il dormait trop profondément, ce n'est pas un meurtre. Mais si quelqu'un a mis un truc dans sa boisson par exemple, parce qu'il ne souhaitait pas que Saroukhan puisse sortir du véhicule, la situation est un peu différente. Le corps est à l'IML. »

Il serre les lèvres et lance un regard incendiaire à son collègue.

Lindner ôte le crayon de sa bouche.

Stepanovic respire à fond et recommence : « On prend qui à la Kripo ? »

À mon avis, il faudrait d'abord se demander si c'est très pertinent de laisser Rocktäschel et Lindner travailler ensemble mais ce n'est pas moi qui compose la commission, alors je vous en prie les garçons, faites comme bon vous semble. Mais ne m'appellez pas s'il y a un conflit.

« Calabretta et son équipe, dis-je, ou celui qui est de permanence. »

« Tu appelles Calabretta pour moi ?, demande Stepanovic, j'aimerais bien l'avoir avec nous. »

Il note les noms de Calabretta, Schulle, Brückner et Stanislawski sur la feuille de papier qui est devant lui.

« Je m'en occupe », dis-je en roulant sur mon fauteuil dans un coin de la pièce, je prends mon portable dans mon manteau. Derrière la fenêtre le soleil matinal de mai illumine les toits de la ville.

J'ai comme un vertige.

Calabretta est un peu étonné en m'entendant, cela fait longtemps que je n'ai pas été chargée d'une enquête pour meurtre. Je réponds que de toute façon c'est plutôt lui le responsable et qu'on va d'abord examiner la situation ensemble. Il sera là dans cinq minutes avec son équipe.

Au moment où je raccroche, Rocktäschel s'est emparé d'un épais feutre bleu et a écrit *Nouri Saroukhan* sur le grand tableau blanc accroché au mur, au bout de la table.

« Il nous faut encore quelqu'un de l'antigang, non ? », demande-t-il.

« Pour l'instant, c'est moi, dit Stepanovic, pas de souci. Ce qu'il nous faut, c'est un contact avec Brême. » Il se lève, prend son blouson de cuir, ses cigarettes et son portable. « Je sors. Téléphoner. »

« Ok, dis-je, je vais briefer les collègues de la Kripo. Rocktäschel, on a besoin des photos de la scène de crime. Elles sont déjà sur l'Intranet ? »

Il pose le feutre et s'assied devant l'un des deux ordinateurs. « Je m'en occupe tout de suite. »

« Et moi, je fais quoi ? », demande Lindner.

Il suffit que je le regarde pour être de nouveau épuisée à en tomber.

Oh là là, ce mec.

« Ce serait bien que quelqu'un nous trouve une machine à café. »

Si on avait un bon metteur en scène, quelque chose tomberait à l'instant du plafond avec fracas.

VISAGE TOUT GRIS

Calabretta, Stanislawski, Schulle et Brückner sont arrivés. C'est vraiment chouette de se retrouver avec ces quatre-là. Une sorte de *security* spirituelle. Une copie de sauvegarde du passé. Nous sommes comme une fenêtre par laquelle la vie aurait sauté à plusieurs reprises ces dernières années, nous avons volé comme des éclats de verre qui savent où est leur place, qui se recollent à chaque fois. Pour former une nouvelle fenêtre, peut-être plus aussi lisse ni aussi propre par endroits, mais toujours transparente.

Les collègues de la Kripo se sont tout de suite installés à leurs bureaux, ce sont de vrais pros, flexibles. Schulle et Anne Stanislawski sont scotchés au téléphone, Calabretta est devant son ordi portable. Brückner note au tableau blanc les infos que ses collègues dénichent au fur et à mesure au téléphone et sur leur bécane. Sous le nom de *Nouri Saroukhan* a été tracé un trait vertical à droite duquel on lit :

Fac de Hambourg

Études de droit (interrompues)

Compagnie d'assurances AKTO (employeur actuel)

Et à gauche :

Clan Saroukhan

Brême

Aussi à Hambourg maintenant ?

Le côté gauche, c'est le chantier de Stepanovic, Rocktäschel, Lindner et sans doute aussi le mien, le droit, c'est celui de la Kripo, en tout cas au début, les premières heures, les premiers jours. Ensuite on met nos infos en commun.

Stepanovic a téléphoné en fumant manifestement un demi-paquet, son visage est tout gris, il s'appuie au chambranle de la porte. Sa chemise est froissée. Assieds-toi, pensé-je.

Il salue de la tête la Kripo en plein travail : « Chers collègues. »

Les enquêteurs lèvent tous brièvement la main et opinent du chef sans lui accorder d'attention. Anne Stanislawski est la seule à lui lancer un regard, tout en tortillant entre deux doigts ses boucles d'un roux vénitien. Sur son front, entre les taches de rousseur, trois rides se sont creusées, elle presse son oreille contre l'écouteur et marmonne on ne sait quoi dans l'appareil. Depuis peu, les cheveux blonds de Schulle sont étonnamment bien peignés et divisés par une raie, il réagit à peine à l'arrivée de Stepanovic, Brückner semble vouloir apprendre par cœur ce qu'il a écrit au tableau et contrairement à Schulle, il a urgemment besoin d'une coupe, il ressemble à un surfeur vieillissant. Calabretta accompagne son hochement de tête d'un sourire jovial mais comme tourné vers l'intérieur, lui aussi il est au téléphone.

L'essentiel, c'est qu'il soit là, c'est vraiment bien.

Tout se passe comme sur des roulettes, dit Stepanovic, qui aime bien la façon dont le travail s'effectue. Dans le calme et la concentration. « Au fait, on a récupéré une machine à café ? »

Je regarde Lindner, qui rougit parce qu'il ne s'en est pas occupé, il tente d'aider Rocktäschel à trier et imprimer les photos de la scène de crime en se contentant de rester assis à côté de lui.

« Alors Lindner, vous auriez pu marquer des points. C'est trop bête », dis-je.

Il me regarde, une veine tressaille sur sa tempe, sur la mienne aussi je crois. Je trouve qu'il y a des gens avec lesquels la vie est encore plus difficile qu'avec d'autres.

Stepanovic s'en est aperçu, il se rapproche de moi.

« Les amis, dit-il, tâchez de vous entendre. Nous partons pour Brême dès aujourd'hui, les collègues des bords de la Weser sont d'accord. Lindner, Rocktäschel - rentrez chez vous prendre des affaires, on va rester quelques jours. »

Il me regarde.

« Tu viens avec nous ? Ça promet d'être intéressant. »

Calabretta lève les yeux de son ordinateur : « Allez-y, on maîtrise. Encore quelques coups de téléphone et on part sur le terrain nous aussi. »

Je dis : « D'accord, Calabretta. Vous de même. »

Et je pars boucler ma valise.

LE VIDE D'À CÔTÉ

Le concept de rentrer à la maison ne m'a jamais vraiment trop parlé mais depuis que l'appartement à côté du mien a changé de fond en comble, c'est presque une torture d'être chez moi. Quand c'est possible, je n'y suis pas. Et quand j'y suis, j'essaie de ne pas penser à tout ce qui n'y est pas, bref, j'essaie de ne penser à rien. Ravaler mes pensées et recourir, si nécessaire, à un truc froid trouvé dans le frigo.

Le fait que plus personne ne frappe à ma porte la nuit a transformé mon appartement en un lieu très calme. Je ravale mes pensées, le vide d'à côté engloutit les bruits et toutes mes sensations en même temps.

C'est difficile de dormir dans le silence. C'est impossible en réalité.

J'ai toujours aimé dormir.

Bon.

Alors.

Préparer mes affaires.

Boucler sa valise signifie qu'on va partir et dans certains cas, s'en aller, ça aide.

Je sors mon sac en cuir du placard. Y mets des vêtements. Des produits d'hygiène. Il n'est qu'à moitié plein. Je tire la fermeture du sac puis la porte derrière moi, l'appartement d'à côté me griffe le visage quand je passe devant, je réussis cependant à atteindre la rue, je reste plantée là, je fume en attendant que quelqu'un vienne me chercher et m'emmène, enfin.

Un peu plus tard, nous voilà assez bien répartis et en même temps un peu en vrac dans la Mercedes marron de Stepanovic. Rocktäschel et Lindner sont à l'arrière, et moi devant parce que j'ai mal au cœur si je reste assise trop longtemps derrière.

« Il faudrait rénover l'autoroute A1 », dit Rocktäschel puis il s'endort.

Lindner tente d'entamer une conversation avec Stepanovic mais ce dernier allume la radio, la journaliste raconte que ce matin des voitures ont brûlé à Hambourg, Hanovre et Brunswick ainsi qu'à Rostock, Berlin et Leipzig, du coup plus personne ne parle, je sommeille et regarde bêtement par la fenêtre. Au bout d'une heure quinze de trajet nous sommes à Brême, dans le quartier Vahr et nous pénétrons sur le parking de l'Hôtel de police.

C'est un bâtiment en briques rouges un peu vétuste, où on a ajouté et retranché des parties ici et là. Je trouve qu'à première vue, cela nous correspond bien.

IMPOSSIBLE DE SONNER CHEZ EUX SANS PROBLÈME

« Fritz Baumann, salut », dit le collègue en nous accueillant à la loge du portier. Il serre la main à tout le monde, on dirait qu'il mémorise nos noms en même temps. De toute façon, il a une tête à tout retenir, ce type décontracté aux yeux bleu clair intelligents et aux cheveux blonds presque blancs qui vont bientôt réussir à l'être.

Baumann semble être quelqu'un qui prête attention à tout, car tout est essentiel.

Après nous avoir salués, il met les mains dans ses poches de pantalon, recule d'un pas et nous dévisage. C'est un peu désagréable pour nous mais je comprends qu'il le fasse. J'aimerais bien me comporter ainsi parfois : commencer par me faire tranquillement une impression des nouvelles têtes, même si elles trouvent ça surprenant. Mais je supporte plutôt mal ces regards-à-la-comme-c'est-bizarre. Baumann lui non, on dirait.

Il finit par cesser de nous dévisager.

Nous enlevons nos blousons et manteaux. Il fait tiède à Brême, l'air y est plus doux qu'à Hambourg, cela me surprend un peu.

« Alors ? », demande Baumann, ce qui est toujours une bonne question.

Stepanovic remet sa chemise dans son pantalon, d'où elle était à moitié sortie pendant le voyage.

« Il faut qu'on annonce aux Saroukhan qu'un membre de leur famille est mort, dit-il, ce qui ne va sans doute pas être très facile. Ou est-ce qu'on peut aller sonner chez eux sans problème ? »

« Bien sûr que vous pouvez y aller. », fait Baumann. « Sauf que personne ne vous laissera entrer. Mais je vous ferai accompagner par quelqu'un qui vous servira d'ouvre-porte. »

Intéressant de voir comment les mâles Alpha se tournent autour. Je l'observe à chaque fois chez Stepanovic quand il tombe sur d'autres chefs de tribu. Il checke l'autre, cordialement mais avec acuité. Baumann le checke à son tour.

« Nouri Saroukhan. »

Stepanovic opine du chef.

« Pour autant que je sache, dit Baumann, il ne fait plus partie de la famille. »

Stepanovic hausse les sourcils, on est tous bouche bée, intérieurement.

« Nous allons y revenir. »

On referme la bouche.

« Faut quand même qu'on leur annonce le décès. » Baumann regarde Rocktäschel dans les yeux. « Votre visage me dit quelque chose. »

Rocktäschel redresse le dos, ou plutôt son armure je crois.

« Lennart Rocktäschel. Mon père était un collègue à vous. »

Quelque chose tressaille sur le front de Baumann, puis autour de sa bouche. Il se dirige vers Rocktäschel, lui pose la main droite sur l'épaule puis se tourne vers nous.

« Venez dans mon bureau. Et appelez un hôtel. Il va falloir rester quelques jours. »

Lindner sort son téléphone et cherche des chambres disponibles.

Rocktäschel déclare qu'il dormira chez sa mère. C'est peut-être un truc de fou, dormir chez maman.

LES CARTES GÉOGRAPHIQUES, C'EST BIEN

On suspend nos blousons au porte-manteau, Baumann pousse deux fauteuils supplémentaires vers son bureau.

« J'en ai pas plus malheureusement, dit-il, y a quelqu'un qui pique tout le temps les sièges ici. »

Les murs auraient besoin d'un coup de peinture, la moquette est toute molle et ralentit mes pas, la table un peu basse pour un grand type comme Baumann. Je me place côté fenêtre. Dehors c'est Brême, ville plate mais pas soumise. Stepanovic et Rocktäschel s'assoient en face de Baumann, Lindner dit qu'il va chercher du café.

« Bon alors », fait Baumann. « Qu'est-ce que vous savez ? »

« Brême a un problème avec les clans libanais, répond Stepanovic, et la famille Saroukhan est au cœur du système. »

« Sont pas libanais », dit Baumann.

« Arabes ? », demande Stepanovic.

« Pas arabes, réplique Baumann, pas kurdes, pas turcs, pas palestiniens. »

« Ils sont quoi alors ? », demandé-je.

« Mardalli⁹ », dit Baumann.

« Comment ? », demande Stepanovic, Rocktäschel a l'air tout fragile sur son gros fauteuil pivotant un peu élimé.

« Mar-da-lli », fait Baumann. J'ai du mal à stocker ces sons gutturaux dans mon cerveau. « Bon, dit-il, regardez un peu. » Il écrit le mot *Mardalli* sur un bout de papier et le tend à Stepanovic qui se met immédiatement à enregistrer chaque lettre. « Difficile à prononcer mais on s'habitue. »

Baumann se lève, prend une grande carte sur l'étagère à côté de la porte et l'étale sur son bureau. Je m'approche. Les cartes géographiques me donnent l'impression d'être sur la terre ferme. Elles me font tellement de bien que je pourrais les observer pendant des jours.

Il s'agit d'une carte du Proche-Orient, sur le bord blanc supérieur quelqu'un a écrit *Zone de peuplement des Mardalli*. Baumann prend un stylo et indique la ville de Mardin, située dans le sud de la Turquie, non loin de la frontière nord-est de la Syrie. Au sud-est, l'Irak, à l'est, l'Iran.

⁹ Mardalli : les Allemands utilisent le graphème *Mhallamiye*, plus difficile à orthographier et à prononcer.

« C'est exactement là, dans cette région, autour de la ville de Mardin », dit-il en chaussant les lunettes qu'il a sorties de sa poche de chemise, « que les Turcs ont installé les Mardalli il y a environ huit cents ans, dans un territoire qui s'étend aujourd'hui sur quatre États nationaux. Les Turcs voulaient qu'ils leur servent de mercenaires, de remparts face aux Yézidis chrétiens. Les Mardalli étaient des tribus guerrières, chargées de défendre ce flanc de l'Empire ottoman et d'y faire régner l'ordre. »

Il enlève ses lunettes et se cale dans son fauteuil.

Ça me tue qu'il prononce aussi génialement bien le mot Mardalli, mais ce qui me tue encore plus, c'est que ça sera bientôt à moi de le prononcer.

« Nous ne parlons donc à strictement parler ni de clans criminels ni de familles mafieuses mais de structures tribales millénaires qui ont été payées pendant des siècles pour considérer comme hostile tout ce qui était extérieur à elles. Quelqu'un veut prendre des notes ? »

« Je vais le faire, dis-je, quelqu'un a un papier et un stylo ? »

« Laisse tomber, dit Stepanovic, restez tous concentrés. Je note de tête. »

J'acquiesce et je me dis : *okay, boy*¹⁰. Car je sais qu'il en est capable. Ce soir au bistrot, il nous récitera tout ça entre deux bières.

Baumann joue avec ses lunettes. « Étant des mercenaires, les Mardalli constituaient la couche la plus vile, le rang le plus bas de la société, ils étaient dénués de tout droit. Il n'y avait aucun État pour les protéger et il n'y en a toujours pas. »

« En Orient de toute façon, c'est assez rare », dit Stepanovic.

Baumann le regarde comme s'il s'était mêlé de ses affaires. Ce qu'il a fait, d'ailleurs. Baumann pose ses lunettes sur ses cheveux et a tout de suite l'air d'un metteur en scène, ce qui lui va plutôt bien, puis il poursuit sans tenir compte des propos de Stepanovic.

« Dans les années 1930, lors de l'ottomanisation, quand toutes les minorités non-turques ont été malmenées, il y a eu une première grande vague d'émigration vers le Liban. C'est ainsi que les Mardalli se sont retrouvés dans les camps de réfugiés autour de Beyrouth, en étant considérés comme des Kurdes. »

Je jette un œil à Rocktäschel, qui fixe obstinément la carte. Quelque chose déstabilise notre jeune collègue.

¹⁰ Okay, boy : en anglais dans le texte.

« La plupart d'entre eux ont alors travaillé dans les abattoirs autour de Beyrouth », dit Baumann en faisant imperceptiblement glisser son fauteuil de-ci de-là. « Ont trébuché des cadavres d'animaux. Effectué les tâches les plus ignobles. Lors de la guerre civile libanaise, cette ceinture misérable autour des abattoirs a fait partie des premiers quartiers détruits par les chrétiens. De nombreuses familles mardalli ont fui vers l'Europe dès le début du conflit. »

« Et ici, ils ont été enregistrés comme réfugiés libanais », dis-je en prenant le risque d'être celle qui ne se mêle pas de ses affaires. « C'est pour ça qu'on parle de clans libano-kurdes mais en fait, c'est faux. »

Baumann acquiesce.

« Exactement. »

Il semble être un peu plus indulgent avec moi qu'avec Stepanovic.

La porte s'ouvre, Lindner revient avec cinq gobelets et un thermos de café filtre. J'ai tout de suite des douleurs d'estomac.

« Sans blague, dit-il, ils ne sont pas du tout Libanais ? »

Si j'avais une table devant moi, j'y laisserais tomber ma tête, je n'ai que ma cage thoracique, elle s'est endurcie au fil des ans, pas assez cependant pour servir de table.

Baumann regarde Lindner, sans bouger d'un cil. Stepanovic respire un grand coup et lance : « Séance de rattrapage ce soir. »

Lindner ne se contente pas de cette réponse, il ne sait pas à quel point Stepanovic retient tout.

« Mais alors, ils ont quels passeports ? »

Je me dis qu'au fond, cela n'a aucune importance de savoir qui est qui et qui a quel passeport, or il est tout le temps question de quoi ? De passeports, de nationalités, bonté divine, on parle d'êtres humains-là et il y a des problèmes. Cependant c'est peut-être quand même important. Si on doit annoncer à une mère que son fils est mort et qu'on ne peut pas sonner chez elle parce que pour elle, le problème c'est nous, tout simplement parce que nous sommes ce que nous sommes et parce qu'ils sont ce qu'ils sont, si donc nous sommes des ennemis, il faut d'abord que je sache pourquoi, d'où ça vient.

Non ?

Oui ou non ?

Par la pensée, je balance ma question et les doutes afférents dans la pièce, malheureusement personne n'est télépathe ici, tout cela passe par-dessus la table, effleure la carte, revient vers moi et

harponne mon cou. Je me touche à l'endroit concerné, je remarque que cette question et tout ce qui s'y rapporte s'y cramponne et qu'en plus elle est garnie de pointes avec des crochets.

Lindner sert le café en faisant une drôle de tête.

Rocktäschel reste essentiellement concentré sur la carte.

Stepanovic me jette toutes sortes de regards parce que lui et moi communiquons parfois quand même un peu par télépathie.

Baumann se lève, traverse la pièce pour aller chercher un grand rouleau de papier sur une deuxième étagère, le déroule lestement et le fixe à un de ces machins genre paperboard qui a l'air un peu perdu dans la pièce. Sur le papier est dessiné un arbre généalogique aux ramifications bizarres constitué de tous petits morceaux.

Baumann va se rasseoir à son bureau.

« Bon, c'est simple, on continue », dit-il. « Parce que la réponse compliquée à la question du collègue décrit parfaitement la situation : ces gens sont en majorité apatrides. Les Libanais disent par exemple : ce sont des Kurdes ou des Turcs, on n'a rien à voir avec eux, vous ne pouvez pas les renvoyer chez nous. Les Turcs disent : ce sont des Arabes, on n'en veut pas. Les Kurdes disent pareil, et eux en plus, ils n'ont même pas d'État. Les Mardalli sont les premiers à dire : nous sommes des Libanais kurdes, ce qui est totalement débile, c'est un truc inventé on ne sait quand par on ne sait qui. »

« Cela signifie, dit Stepanovic, que la plupart des Mardalli sont arrivés ici sans passeport ? »

Baumann acquiesce. « Certains avaient des papiers libanais, appelés des *laissez-passer*¹¹. Que ce soit dans la case Statut, Nationalité, Lieu de naissance ou Profession, on y lisait à l'*étude*¹², au Liban ce terme était traditionnellement traduit par *le voyageur*. Ce qui est plutôt juste. Pas de passeport, pas de statut stable, juste tolérés quel que soit le pays, nulle part d'autorisation de travail, et aujourd'hui encore, la plupart n'en ont pas. »

« Voyageur », pensé-je, et Stepanovic, dans un de ses accès de philosophie de comptoir, dit : « Des voyageurs. Nous en sommes tous. »

Baumann se lève et vient près de moi, côté fenêtre.

« Qui sont ces gens alors selon vous ? » demandé-je.

Son visage prend un air las et tendre, comme s'il enlaçait un coussin, puis il secoue doucement la tête.

¹¹ Laissez-passer : en français dans le texte.

¹² A l'étude : en français dans le texte.

« Mes Mallami. »

Il le prononce différemment cette fois-ci. Non pas à l'arabe, de la façon semi-correcte qu'une langue d'Européen parvient plutôt mal à maîtriser mais à la brêmoise.

Comme on s'exprime quand on se connaît depuis longtemps.

« Au début des années 1990, dans cinq Bundesländer dont Brême, la Basse-Saxe et la Rhénanie-du-Nord-Westphalie existait ce qu'on appelait la circulaire kurde », dit-il. « Elle stipulait qu'on n'avait le droit d'expulser les Kurdes ni en Turquie ni dans les régions en crise du Proche-Orient, parce qu'ils auraient automatiquement été pris entre deux feux. À partir de là, les Mardalli sont arrivés ici en tant que réfugiés kurdes avec des papiers turcs. »

Lindner et Stepanovic sont assez téméraires pour prendre du café et en avaler une gorgée, Rocktäschel se réchauffe les mains avec sa tasse. Baumann se tourne vers la vitre, regarde dehors et poursuit.

« Les centres d'accueil les envoyaient par le train vers le foyer le plus proche sauf qu'en général ils n'y arrivaient jamais, ils se rendaient directement chez des membres de leur famille et se dépêchaient de changer d'identité : après avoir atterri à Francfort en tant que Kurdes turcs, ils déposaient une nouvelle demande d'asile ailleurs comme réfugiés libanais ayant fui la guerre civile. Et soudain ils ne portaient plus de noms turcs mais arabes. »

Baumann se tourne de nouveau vers nous.

« Tout le monde s'est fait une vue d'ensemble ? » demande Stepanovic en buvant son café à petits traits, tandis que je lui fais comprendre sans arrêt par télépathie qu'il devrait éviter.

« C'est notre principal souci », dit Baumann, « garder une vue d'ensemble. Nous connaissons des tas de familles avec cinq patronymes turcs différents sauf que pour demander l'asile dans le Land de Brême, elles ont toutes utilisé le nom arabe Saroukhan. C'est sous ce nom qu'elles ont ensuite construit leur vie ici. Les structures familiales sont extrêmement opaques, ce qui en fait de parfaites structures criminelles. En plus, chaque femme ayant en moyenne dix enfants, il est inutile de recruter à l'extérieur, ce qui représente toujours une certaine sécurité pour des clans. »

Il nous montre le gigantesque arbre généalogique à sa droite.

« Quand on retrace les relations familiales, au bout de trois générations, il reste seulement une tache noire au centre. »

Je me rapproche de l'arbre généalogique. Stepanovic se lève et me rejoint. Il laisse sa tasse sur le bureau.

Pour chaque génération, aussi bien les noms arabes que les noms turcs de la plupart des hommes sont illustrés par de petites photos en noir et blanc fournies par l'Identité judiciaire, les femmes sont rares. Stepanovic plisse les yeux et s'adresse à Baumann.

« Vous pourriez me prêter vos lunettes un instant ? »

Baumann affiche un sourire qu'il garde en ôtant ses lunettes et en les tendant à Stepanovic. Vous voyez, les mecs. C'est possible en fait. Stepanovic chausse les lunettes et examine les photos. Il indique celle d'un homme figurant dans la génération des grands-parents.

« C'est possible qu'ils lui ressemblent tous ? »

« Ils se marient et font des enfants uniquement entre eux », dit Baumann. « Selon la légende, cela rend le sang plus épais et la famille plus forte. Et c'est pratique. »

« Pourquoi Brême ? », demandé-je.

« Cela ne concerne pas seulement Brême », répond Baumann, « ça se concentre ici uniquement parce que dans une ville-État, par définition, tout se concentre. Les familles brêmoises comptent peut-être trois mille membres, dont la moitié environ est connue des services de police. Mais vous trouvez le nom *Saroukhan* et quelques autres noms dans de nombreux endroits du nord et du centre de l'Allemagne. À Berlin, en Basse-Saxe, en Rhénanie-du-Nord-Westphalie. Partout où les logements étaient bon marché dans les années 1990. Et où on pouvait faire du business. »

« Quel business précisément ? » demande Stepanovic.

« Tout ce qui rapporte du liquide », dit Rocktäschel, il a posé ses mains sur sa tasse comme si c'était un feu de camp éteint sans chaleur, mais il ne renonce pas. « Organiser des jeux de hasard illégaux. Louer des voitures, les déclarer volées puis les vendre. Se faire passer pour des petits-enfants avec de faux policiers qui terrorisent les vieux au téléphone jusqu'à ce qu'ils déposent leurs bijoux ou leurs économies devant leur porte la nuit, il suffit ensuite d'aller les ramasser. Installer de force des machines à sous dans les nouveaux troquets, on vient les relever toutes les semaines, sans oublier de flanquer une tête ou deux dans l'eau froide d'un évier ou de les écraser sur des machines à café brûlantes. Et vendre toutes sortes de drogues, du crack aux coins de rue pourris à la cocaïne dans les restos haut de gamme et les discothèques. »

« C'est tout à fait ça », fait Baumann. « Ces messieurs touchent à tout. Mais nous, en général, pour les affaires criminelles on n'a pas le temps. On est occupé en permanence à endiguer la violence que leurs querelles internes et leurs guerres de clans répandent dans les rues. Et même pour ça, on n'a pas assez de personnel. Vous avez sûrement remarqué les couloirs vides tout à l'heure. »

Lindner se cale dans son fauteuil.

« J'imagine que les collègues ne sont pas tous en opération », dit-il.

« Bingo », répond Baumann. « C'est simple, les collègues n'existent pas. Pendant des dizaines d'années, on nous a supprimé des postes et réduit nos budgets. Nous recommençons à peine à former de nouveaux policiers. Mais personne ne se rue sur le job par ici. »

Il regarde Rocktäschel, ses yeux balancent un truc dans la pièce qui pourrait exploser à peine effleuré. « Et maintenant imaginez que vous traversez Brême dans une voiture de patrouille. »